

Il ne faut pas prendre des travestis pour des lanternes

Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Édouard*, roman, Montréal, Leméac, 1984.

Mario Pelletier

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, M. (1985). Compte rendu de [Il ne faut pas prendre des travestis pour des lanternes / Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Édouard*, roman, Montréal, Leméac, 1984.] *Liberté*, 27(3), 96–100.

MARIO PELLETIER

Il ne faut pas prendre des travestis pour des lanternes

Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Edouard*, roman, Montréal, Leméac, 1984.

Je dois battre ma coulpe devant une grande partie de notre institution littéraire, je n'ai pas vu dans le dernier roman de Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Edouard*, l'œuvre «initiatique» que d'aucuns y ont vue ni, encore moins, l'un des «sommets» de la littérature québécoise. J'ai peut-être tort, je manque probablement de l'illumination nécessaire, mais le quatrième tome des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* me semble du bien mauvais roman; et qu'on élève au pinacle cette médiocrité (de style comme de contenu) me rend, à tout le moins, mal à l'aise.

Jusque-là pourtant, les *Chroniques* de Tremblay m'avaient séduit. Il passait un tel courant de vie dans cette rue Fabre des années 1940, telle que recrée par Tremblay, qu'on oubliait aussitôt certains travers et manies de l'auteur. Il faut dire que les défauts perçaient davantage à mesure que montait — est-ce un hasard? — le personnage d'Edouard, le préféré de l'auteur, celui en qui il a mis toutes ses complaisances, justement. Et déjà, à cet égard, *La Duchesse et le roturier* dégénérait par rapport à *La Grosse femme d'à côté est enceinte* et à *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. On se souviendra qu'on avait laissé Edouard, à la fin du troisième tome, sur le pont d'un transatlantique, en partance pour Paris. Or de ce

voyage nous avons maintenant *Des nouvelles d'Edouard* — de lui seul, hélas! — et c'est pourquoi les idiosyncrasies jadis bénignes deviennent des défauts insupportables.

Non pas qu'Edouard, alias la «duchesse de Langeais», soit un personnage antipathique en soi. Mais Tremblay a voulu en faire un parangon d'émancipation, le héros d'une décolonisation sexuelle chère aux années 1970. Or les personnages idéologiques finissent toujours par taper sur les nerfs à cause du petit prêche qu'ils essaient sans cesse de vous glisser sous le manteau, sinon sous le slip.

Pour notre plus grand ennui, Michel Tremblay en est resté à la littérature militante de l'époque de *Parti pris*. A grand renfort de joual et de populisme, il lutte encore contre la bourgeoisie d'Outremont et d'ailleurs. Et le voyage d'Edouard à Paris lui sert à montrer tout ce qu'un pauvre petit Québécois, vendeur de chaussures de son état et inverti par surcroît, peut souffrir du choc culturel avec la France et l'étranger en général. Surtout quand il s'entête à lutter contre des moulins à vent, en Quichotte du tiers-monde culturel.

Car que fait Edouard à bord du paquebot *Liberty*? Il se comporte en paranoïaque qui n'échange vraiment avec personne, sauf pour brandir agressivement sa différence folklorique et donner libre cours à son exhibitionnisme de pacotille, tout en ne cessant pas de pester contre l'exiguïté de sa cabine, l'inconfort des toilettes, etc. A Paris, il va encore pester contre les w.c. sans siège. Et son tour de la ville, où il ne reste que trente-six heures, se limite à peu près aux trottoirs de la prostitution, au Pont-Neuf des amants, à une terrasse où palabrent un certain Jean-Paul et une certaine Simone, au quartier de *L'Assommoir* découvert par inadvertance (les meilleures pages!) et à une pissotière où des pédés racolent.

Le roman s'était ouvert sur le meurtre crapuleux de la vieille «duchesse» dans un parking du bas de la ville. C'est l'épisode le plus dramatique et le plus intéressant du livre. Le voyage à Paris est ensuite raconté

par le biais du journal d'Edouard, que ses amis (et disciples) Hosannah et Samarcette exhument, trente ans plus tard.

Qu'Edouard ait trouvé dans le Paris de 1947 son illumination personnelle, une «initiation» — pour reprendre un terme qu'on emploie aujourd'hui à toutes les sauces — je veux bien. Mais je me demande à quoi il est initié, au juste, après ce voyage à la sauvette en France, sinon à sa propre déconvenue! Et il s'empressera de rentrer dans sa tribu pour raconter toutes les merveilles qu'il a vues, duchesse de Langeais métamorphosée en Schéhérazade du mensonge à la chaîne pour les mille et une nuits de la «Main».

Pour le lecteur cependant, l'initiation d'Edouard se résume à une suite de mésaventures et de réflexions banales. Que cela passe par la conscience d'un homosexuel ou d'un apprenti-travesti ne donne pas plus d'originalité à l'affaire. Il ne faut quand même pas prendre des travestis pour des lanternes. Il y a quelque chose d'artificiel et de clinquant dans cet univers, comme si on voulait épater le bourgeois (d'Outremont justement); quelque chose de faux et de forcé dans le langage, dans le ton, dans la volonté de faire «peuple» à tout prix, sorte de stylisation par le bas qui se résume le plus souvent à ne voir et à n'exprimer le monde que par son plus bas commun dénominateur: le cul notamment, et la merde.

Le point de vue de l'anus règne en maître dans ce voyage à Paris. Le mot de Cambronne, version québécoise, revient si souvent d'ailleurs qu'on pourrait dire qu'Edouard voyage d'une «marde» à l'autre:

J'me disais: si c'est effectivement de la marde qui t'attend de l'autre bord, au moins ça va être une marde différente. (p. 71)

Il y a même là une certaine mission:

Une chance que la duchesse de Langeais est là pour mettre un peu de marde là-dedans! (p. 148)

N'allez pas croire que je sois contre la littérature viscérale, un auteur a le droit d'exprimer ce qu'il a au fond des tripes, mais à force d'en mettre on finit par emmerder le lecteur. Surtout qu'il y a comme une

obsession intestinale chez Tremblay. Edouard, poignardé au ventre dans un parking, rend l'âme au milieu de ses tripes. Durant son voyage en Europe il se préoccupe des chiottes plus que tout. Le point de vue de l'anus est certes aussi légitime que celui de Sirius, mais il fournit une coloration toute particulière... Une coloration qui va de pair avec un rétrécissement.

Le monde vu par Edouard est caricatural. Vision primaire de la réalité, des rapports sociaux: les bons pauvres, les mauvais riches... Les Américains qu'il côtoie sur le paquebot sont tous vulgaires, épais, fumeurs de cigares (à rapprocher de l'image d'Épinal des régimes communistes, où le capitaliste est toujours représenté avec un chapeau haut-de-forme et un cigare); les Français, tous loquaces, snobs et collet monté, bien entendu; les femmes d'Outremont, toutes précieuses, fausses et prétentieuses...

En outre, l'auteur nous fait sans cesse faire de la montagne russe d'un niveau de langage à l'autre, exercice qui pourrait être intéressant s'il était mieux contrôlé et surtout plus vraisemblable. Car lorsqu'Edouard emploie le mot «tintinnabuler», on se demande où il a pris ça. On sait qu'il s'agit d'un «ouvrier» qui a des lectures (Balzac, Simenon, Zola, etc.), mais tout de même, s'il connaît et utilise les mots «tintinnabuler», «pandémonium», «campanile» et autres, pourquoi s'obstine-t-il à dire, entre autres, «pétalon» pour pantalon? Cet invraisemblable «pétalon» qui revient à tout bout de champ finit par scier l'entendement, comme un hochet pour demeurés. Tant qu'à être joual, soyons donc franc joual!

Du même ordre d'invraisemblance sont les «meurci» et les «feurmidable» par quoi Tremblay traduit l'accent forcé d'Edouard à Paris. Du cul de poule torturé! Mais le pire, c'est qu'on nous présente du faux peuple en la personne d'Edouard. Tremblay a déclaré qu'il a voulu dans ce roman faire faire la découverte de la France par un ouvrier. L'intention était bonne, mais Edouard, tout vendeur de chaussures qu'il soit, n'a d'ouvrier que ses origines. Pour le

reste — ses aspirations, ses attitudes, sa façon de vivre — il a tout du petit-bourgeois qui cherche à jeter sa gourme.

Mon père était un garde-forestier sans prétentions artistiques, donc un authentique ouvrier. Et je l'imagine découvrir la France tout autrement qu'Edouard. Sans affectations ni fanfaronnades, il n'aurait pas cherché à faire le coq de village avec son accent ni à se torturer la langue au point d'aboutir à des énormités comme: «Je voudré une duzaine d'œufs, s'il vous plé». Je ne crois pas non plus qu'à l'époque, mon père aurait eu des fixations sur les toilettes parisiennes comme Edouard. D'abord parce que, dans les années 1940, les chiottes dans les camps forestiers étaient plutôt rudimentaires, et que le papier-journal y servait aussi de torche-cul, et même dans les villages, n'en déplaise à la rue Fabre.

Le côté «ouvrier» des *Nouvelles d'Edouard* est en somme une fausse représentation. Michel Tremblay a mis en scène du populaire beaucoup plus authentique dans ses premières *Chroniques du Plateau Mont-Royal* et surtout dans son théâtre. Mais, pour rendre à Tremblay ce qui est à Tremblay, et à la littérature ce qui est à la littérature, disons qu'on reconnaît peu l'auteur génial d'*A toi pour toujours, ta Marie-Lou* et même de *La Grosse femme d'à côté est enceinte* dans ces décevantes *Nouvelles d'Edouard*.